Document generated on 05/22/2025 1:20 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

D'orignaux et d'Indiens

Louis Hamelin

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61700ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hamelin, L. (2010). D'orignaux et d'Indiens. *Moebius*, (124), 109–113.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Louis Hamelin

D'orignaux et d'Indiens

Pour Lyne Richer, Jean-Pierre Fauteux, et Marius...

Depuis Henry-David Thoreau, qui meurt avant Wounded Knee et le parachèvement de la conquête de l'Ouest, l'homme blanc qui réfléchit à la manière dont les lois du monde vivant lui imposent d'occuper l'espace s'est tourné vers les *Indiens.* Des forêts du Maine, où les Mi'kmaq guident son canot de drave, aux grandes plaines à bisons qu'il n'atteindra jamais (la tuberculose le force à rebrousser chemin au Minnesota, début du territoire sioux), l'homme qui se trouve à inventer la figure politique de l'écologiste moderne et qui lui donne ses armes les plus efficaces (désobéissance civile, pédagogie de l'exemple, simplicité volontaire) aura, sur son lit de mort, ces derniers mots fameux, qui résonnent comme un appel : *Moose... Indians.*

J'ouvre par hasard l'édition du *Monde* du 28 août 2009, trois semaines après sa parution, et y lit le décès de l'écologiste Teddy Goldsmith, salué dans un bel article d'Hervé Kempf. Évidemment, pas la moindre trace de cette nouvelle dans les journaux du Québec. Teddy qui ? L'auteur de *Changer ou disparaître* (1973), au titre éloquent, et éditeur de la revue *The Ecologist,* m'apprend Kempf, mais aussi, un des fondateurs de l'organisation de défense des peuples premiers aujourd'hui connue sous le nom de Survival International. L'évocation de cette figure de proue de la gauche « caviar Beluga » (indépendant de fortune, Teddy l'épicurien s'est éteint au milieu des vignes de la Toscane) arrive à point, un siècle et demi après Stting Bull et H. D. Thoreau, pour me rappeler que la convergence d'intérêts, entre

l'écologiste blanc et l'Autochtone obligé de se battre pour la reconnaissance de ses droits, existe toujours. J'ai vu à l'œuvre une telle coalition en 1985 à Tofino, dans l'île de Vancouver, où des membres de la nation Nuu-chah-nulth et des militants écologistes accourus de toute la Colombie-Britannique étaient parvenus à mettre en déroute, d'abord sur le terrain, puis devant les tribunaux, le géant forestier MacMillan Bloedel et ses alliés ultra-conservateurs du gouvernement créditiste provincial.

Ces dernières années, il m'est souvent arrivé de me demander pourquoi une telle alliance paraissait, aujourd'hui, au Québec, à toutes fins utiles, impossible. Dans l'affaire de l'île René-Levasseur (au tournant du millénaire, rappelez-vous, et au coeur de la lointaine Manicouaganie), le divorce avait quelque chose de spectaculaire : d'un côté, une poignée de doux artistes de la ville et leur communiqué annonçant un débarquement en kayak et l'établissement, sur ces âpres rivages septentrionaux, d'une colonie de vacances guilliganesque, festive, conscientisée et équitable. Mission : sauver les arbres en jonglant avec des balles de tennis (je caricature juste un peu). De l'autre, le Chef Raphaël Picard de Betsiamites et sa méga-poursuite de quelques milliards contre le gouvernement du Québec. Aussi bien dire que l'un jongle avec des pommes et l'autre, des oranges. Oui, d'or sont les pommes du chef et bleues les oranges du poète…

Les relations des groupes écologistes avec les Autochtones du Québec me font penser à celles qu'entretenait une certaine gauche canadienne bien-pensante avec les sociaux-démocrates québécois des années 60. Des objectifs communs : paix et justice, pas de problème. Jusqu'à ce que la question ethnique vienne sur la table. Arrive toujours un moment où on voit dépasser la poutre coloniale de la paille progressiste. On était Québécois avant d'être pro-ouvrier. On est autochtone avant d'être contre Hydro-Québec.

Dans l'affaire de la Romaine, on a assisté à ce qui, vu de loin (et même d'un peu plus près), ressemblait à une totale désarticulation des bonnes volontés. Des écolos blancs photogéniques descendaient la rivière et alimentaient sites Internet et articles de journaux de leurs épiques naïvetés, à croire qu'ils étaient les premiers humains à en fouler les

berges. Quand Jean-Marie-Gustave Le Clézio, un peu tard, a embouché le clairon dans les pages du *Monde,* le Québec tout entier a découvert qu'une poétesse innue, Rita Mestokosho, se trouvait en première ligne dans une bataille dont pratiquement personne n'avait entendu parler. Quant à ce Survival International qui prétendait l'appuyer : inconnu au bataillon, en ce qui me concerne, à part l'inévitable pétition sur Internet. Les gens de Fondation-Rivière, eux, donnaient l'impression, en entrevue, de ne plus trop savoir sur quel pied danser. Ce qui n'était manifestement pas le cas de la nouvelle Alliance Romaine, apparue par un bel après-midi radio-canadien : là, il était question d'aligner des marathons bout à bout jusqu'à Natashquan ! Avec un peu de chance, ils arriveront assez vite pour voir Jean Charest couper le ruban.

Bref, que des escarmouches, là où il aurait fallu une bataille rangée. À ces difficultés d'arrimage, on pourrait sans doute trouver une ou deux causes liées de manière spécifique à la conjoncture québécoise : la blessure d'Oka vient aussitôt à l'esprit. D'autres embûches me paraissent tenir davantage à un problème de perception et d'idées qui relève ultimement de la philosophie.

Comme habitants, blancs ou non, d'une société occidentale, raisonnablement éduqués et doués d'un minimum de conscience politique, notre tendance presque naturelle à idéaliser le monde amérindien peut nous jouer des tours. Cela permet aux détracteurs des intellectuels et simples citoyens pro-Autochtones d'écarter tout ce qui vient de ce camp en l'associant, par automatisme, aux « thèses rousseauistes », devenues le repoussoir philosophique par excellence de la démocratie de marché et de ses lumières (voir la belle « job d'idées » faite à JMG Le Clézio par Mario Roy, l'été dernier dans *La Presse*). Tout se passe comme si, entre le *Livre blanc* de Trudeau (l'*Indien* est un citoyen comme les autres) et l'*Émile* de Rousseau (le Bon Sauvage corrompu par la civilisation), aucun espace de réflexion ne s'ouvrait. Renvoyés à ces extrêmes du discours, nous sommes empêchés de repenser nos rapports avec les peuples autochtones dans la perspective, devenue urgente, d'une redéfinition de notre relation globale au milieu vivant, à la biosphère. Plus

précisément, nous sommes portés à postuler une *essence* amérindienne, le plus souvent exotique, qui prend la place discursive de l'*Indien* existant, historique. (Un autre défenseur de la cause internationale des peuples premiers, le journaliste Jean-Jacques Sévilla, récemment décédé, rêvait – je cite l'éloge funèbre du *Monde* – *« de rencontrer (de ces) "Indiens isolés" sans contact avec le reste du monde, qu'on trouve en Amazonie ».*) Fantasmer un Autochtone disparu ou inaccessible est plus facile que de rencontrer l'être réel, notre voisin. C'est l'Amérindien dans sa réalité visible qui devrait nous questionner. Du haut de notre civilisation menacée, nous nous contentons trop souvent de lui demander des réponses.

Ces réponses (à nos angoisses existentielles et citoyennes) constituent un autre problème, péchant parfois par excès de simplicité. De mon contact avec les cultures aborigènes, avec cette *pensée interrompue* (Le Clézio), aujourd'hui renaissante, j'attends qu'elle m'aide à retrouver ma position dans le monde, celle de l'homme biologique sur cette planète des écosystèmes, dans une grande nature de plus en plus désauvagée, mais où continue de battre la vie vivante dont 3500 ans de monothéisme et de progrès technique nous ont peu à peu isolés, et nous séparent toujours.

Je ne demande pas aux "philosophies" amérindiennes des recettes de sagesse à deux sous, ni des gadgets, ni surtout une thérapie pour gogos, mais un discours refondé et refécondé sur la place de l'humain dans l'univers, sur le rôle du sacré dans l'expérience quotidienne du monde naturel, un discours dont l'esprit, idéalement, se rapprocherait davantage de, disons, le panthéisme de Spinoza que des brumeuses énergies du Nouvel-Âge et de l'Ère du Verseau. Et ce discours dont je parle, certains grands chefs des tribus de l'Ouest, comme Sitting Bull et Chef Joseph, en ont exprimé les fondements, qu'on retrouve aujourd'hui dans des livres comme *Pieds nus sur la terre sacrée* et *Enterre mon cœur à Wounded Knee.* C'étaient d'extraordinaires orateurs.

J'ai parfois l'impression que certains Autochtones ne demandent pas mieux que d'opposer la spiritualité au politique, que de substituer les prestiges sacrés de la

tradition aux innombrables compromissions de la lutte pour le pouvoir. Mais le recours à la Danse des Esprits, à Pine Ridge en 1890, n'a pas empêché le massacre de Wounded Knee. Et comme Québécois post-Conquête, je suis bien placé pour savoir que, si le refuge dans les babioles religieuses peut vous assurer quelques siècles de répit, il n'arrange rien, ne règle jamais la question.

À mi-chemin de l'écriture de ce texte, je suis allé marcher. Je m'arrête sous un pommier sauvage, tend la main. Le fruit croqué ne paie pas de mine, mais la chair est parfaite. J'entre dans le bois, marque une pause un peu plus loin pour étudier les empreintes de bêtes sur la berge d'un minuscule étang boueux dont la forme ronde me fait penser à un de ces points d'eau fréquentés par le grand gibier des savanes dans les nouvelles de Hemingway. Je retourne sur le sentier, m'éloigne de quelques pas, pose le pied sur une brindille et soudain, le fracas de branches, le choc sourd des sabots sur le sol moussu, je pivote et voit deux orignaux détaler à cent mètres, bien visibles dans cette forêt dégagée. Le second me semble panaché, ils se sauvent de moi et c'est en même temps poursuite amoureuse qui les emporte, magiques. *Moose, Indians...* Oui.